Ami du Clergé du 26 février 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — **XX.** Dimanche des Rameaux : Anéantissements et gloire du Christ, 65.
Conférences de Carême. — « Matérialisme et Spiritualisme à la lumière de l'Evangile » : V. Spiritualité de l'âme, 66.
Les Sacrements. — L'Onction des malades : IV. Dispositions requises pour profiter de ce sacrement, 68.
Fête de Saint Joseph. — Les hommes ont besoin de Dieu, 69.
Chemin de Croix. — Pour des infirmes et des malades, 71.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XX
Dimanche des Rameaux
ANÉANTISSEMENTS ET GLOIRE DU CHRIST

Aujourd'hui, à l'ouverture de la grande semaine, l'Eglise nous fait mesurer les anéantissements de notre Rédempteur et la gloire qu'ils lui ont value. Vous connaissez ce passage de la lettre que l'Apôtre prisonnier adressait aux chrétiens de Philippes et qui est comme un hymne où s'opposent humiliations et glorification. Elle est bien en situation pour nous préparer à suivre avec fruit le Christ dans sa Passion et dans sa Résurrection.

I. — *La descente au néant pécheur*

1. — **Le Verbe préexistant** était de condition divine ; il ne s'est pas prévalu d'être l'égal de Dieu. S. Jean écrira, plus tard, « le Verbe était auprès de Dieu. Le Verbe était Dieu » (Jo., I, 1). Dès **63**, donc plus de 30 ans avant, voilà un témoignage fort net sur la foi de la première génération chrétienne. C'est cette même foi que vous chanterez dans un instant : « Je crois un seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles... Consubstantiel au Père. » Parce qu'il possède la même nature que le Père, il est son égal en tout. Donc, il partage toutes ses prérogatives, que nous essayons de traduire : même majesté souveraine, même puissance, même gloire rayonnante, mêmes droits à l'adoration de toute créature, angélique ou humaine...

Or, tous ces privilèges merveilleux, il ne s'y montre pas attaché, comme on peut l'être à un trésor jalousement défendu.

2. — **Les anéantissements du Verbe.** Comme l'avait déjà signalé S. Paul (II Cor., VIII, 9), « riche, infiniment, il s'est fait pauvre ». Il ne pouvait se vider de sa divinité, qui est son être même ; mais, ayant décidé de s'incarner, il a renoncé pour son humanité, qui ne fait qu'une seule personne avec sa divinité, à ce rayonnement de gloire qui lui revenait de droit. Une seule fois, durant sa vie mortelle, il l'a laissé transparaître en présence de Pierre, Jacques et Jean. Mais encore leur a-t-il interdit d'en parler à quiconque. Aussitôt, le nuage d'obscurité s'est refermé sur ce rayonnement qui venait de ravir en extase les heureux témoins de cette transfiguration.

Il s'agissait de descendre jusqu'au fond du gouffre où l'humanité s'était précipitée en se détachant de Dieu par le péché. Pour nous atteindre dans ce quasi néant que représente le péché, son « amour extrême » (Jo., XIII, 1) accomplit une plongée vertigineuse : « Il s'est anéanti, prenant condition d'esclave ou du Serviteur (cf. Isaïe), devenu semblable aux hommes... » Voilà le premier bond de ces anéantissements surprenants.

Ce Fils de Dieu prend une nature d'homme, qui va comme voiler sa divinité et la soustraire aux adorations des créatures : Le voilà donc « revêtu de l'aspect d'un homme » (cf. Rom., VIII, 3). Et ce n'est pas tout. Deuxième bond : « Il s'est abaissé (encore plus) devenu obéissant jusqu'à la mort ».

Il ne tenait qu'à lui de prendre notre condition sous son aspect le plus favorable. Séduisant comme il l'était, il pouvait exercer dès ici-bas une royauté d'amour, un sacerdoce de majesté, parcourir le monde au son des vivats universels, disposer de tous les trésors pour faire des heureux, cueillir toutes les palmes de l'éloquence et de la victoire, délivrer Israël de haute main et réaliser l'attente d'Israël en se présentant comme la gloire du peuple de Dieu et la lumière des nations (cf. Is., XLIX, 6).

Mais un tel rôle ne convenait ni à la sagesse du Père ni à l'amour que le Fils nous avait voué. Isaïe avait vu le Messie, tout autre, à la lumière de l'Esprit-Saint, « formé dès sa naissance pour être son serviteur » (XLIX, 5). Homme, certes, mais « homme de douleurs, tendant le dos à ceux qui le frappent, ne dérobant le visage ni aux outrages ni aux crachats, se laissant conduire à la mort comme l'agneau à la boucherie... ». Voilà pourquoi S. Paul suit le Christ toujours plus avant dans ses anéantissements.

« Il s'est fait obéissant », assujetti volontairement, d'abord aux **lois de la condition humaine**, dont jamais il ne se dispense : faim, soif, pénibles trajets par de mauvais chemins, impuissance à déjouer la haine des officiels, etc. Puis **à ses parents** et **à la loi juive**. — « Il était soumis (Luc, II, 51). Il fait son pèlerinage au Temple, paye l'impôt, etc., tout cela, pour obéir enfin et par-dessus tout **à son Père** (c'est « sa nourriture »).

Enfin, dernier bond, il joue au naturel ce rôle du « Serviteur » **obéissant jusqu'à la mort.** Puisqu'il est homme, il doit mourir, c'est la loi de toute chair, c'est la rançon du péché. Or il a revêtu « une chair de péché » (Rom., VIII). — Jusqu'à la mort de la croix, la plus cruelle qu'ait inventée la méchanceté humaine de ce temps (car depuis...). Relire l'évangile : les derniers adieux du Christ aux siens, l'**arrestation**, les diverses comparutions : Caïphe, Hérode, Pilate, les ignominies qu'il subit dans le corps de garde, la foule qui lui préfère un bandit, l'épuisante marche au Calvaire sous la croix qui l'écrase, enfin les supplices atroces de la crucifixion, sous la risée des juifs. « Il n'a plus l'apparence humaine » (Isaïe, LII, 14). Vraiment, tout Dieu qu'il était, sous cette apparence lamentable, il ne pouvait aller plus loin dans l'anéantissement où tendait un amour incroyable. Vous le suivrez, le cœur brisé, durant ces heures si tragiques, et vous vous direz que, vraiment, un Dieu seul pouvait aimer à ce point le pécheur, le criminel qu'est chacun des hommes.

II. — *La remontée vers la gloire*

Tout cela a bien l'allure d'un irrémédiable échec. Apparemment, les ennemis du Christ triomphent. Et leur triomphe se poursuit de siècle en siècle. La Passion du Christ continue dans la personne de ses prêtres, de ses missionnaires, de ses fidèles persécutés dans tous les pays d'obédience soviétique. Mais Dieu aura toujours le dernier mot. Et les anéantissements de son Fils appellent une récompense à la mesure de ses souffrances et de son amour ; la voici : « C'est pourquoi Dieu l'a surexalté et lui a donné **le Nom** qui est au-dessus de tout nom, de sorte que, au nom de Jésus, tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse : « Jésus est Seigneur à la gloire de Dieu. » Attendez trois jours (exactement, du vendredi 3 h. au dimanche matin) et vous serez témoins émerveillés de cette **remontée vers la gloire** qui rétablit l'ordre et consomme la rédemption de l'humanité, réconciliée avec Dieu et emportée par son rédempteur jusqu'au trône du Père.

Le voilà donc, ce Christ humilié qui est « surexalté », c.-à-d. élevé aussi haut dans l'honneur et la gloire qu'il était descendu dans l'abjection. Cette gloire, qui appartient en propre à la divinité et qui ne l'a jamais abandonnée, rejaillit à présent sur cette humanité qui l'avait voilée durant la vie terrestre du Sauveur. Vous le chanterez dans un instant : « Il est monté aux cieux, et est assis à la droite du Père ». Ceci concerne spécialement son humanité. S. Etienne, durant sa lapidation, a vu « les cieux ouverts et le Fils de l'homme... à la droite de Dieu » (Act., VII, 46). Celui que l'Eglise reconnait pour le Christ-Roi jouit donc de toutes les prérogatives divines : une gloire au-dessus de toute gloire, une majesté au-dessus de toute majesté, la souveraineté suprême ; la domination universelle. « Le Fils de Dieu, qui s'est humilié dans une humanité est glorifié dans cette même humanité », qui, « instrument conjoint » de sa divinité, jouit donc conjointement des prérogatives divines.

Voilà pourquoi S. Paul ajoute que le Père donne à son Fils incarné « **le Nom** qui est au-dessus de tout nom ». Ce nom qui « participe au caractère sacré de la divinité qu'il représente », c'est celui de « Seigneur » par lequel, si souvent, l'Apôtre désigne le Christ. Nous-mêmes, d'ailleurs disons « Notre-Seigneur », c.-à-d. **notre Dieu,** ce Dieu dont le Christ est la manifestation accessible et agissante.

Le voyez-vous, ce Christ, échappé vivant du tombeau où il avait été scellé mort, salué, acclamé au passage dans les trois étages de l'univers qu'il traverse dans sa remontée triomphale. Dans le séjour des morts, sur terre, au ciel, « toute créature fléchit le genou » devant lui, ce qui est le geste expressif de l'adoration. Et cet hommage est **à la gloire du Père** qui est l'ouvrier de cette exaltation...

* *

Conclusion. — 1° Confiance, vous qui souffrez. Comme l'a si bien dit S. Grégoire de Nysse : « C'est par le bois de la croix que commence le mystère de la résurrection. » Jésus l'avait expliqué aux disciples d'Emmaüs « ne fallait-il pas que le Christ souffrit pour entrer dans la gloire ? » (Luc, **XXIV**, 26). La Passion et la Résurrection, les abaissements et l'exaltation sont un même drame en deux tableaux. Ceux qui blasphèment la souffrance l'ont sans doute oublié.

2° Ensuite, union entre vous chrétiens. « Ayez entre vous les sentiments qu'on doit avoir dans le Christ ». « Prenez les uns pour les autres les sentiments que vous avez pour le Christ lui-même. Mettez-vous à son école »[1].

3° Service humble et dévoué. Citons encore Grandmaison : « Il faut nous configurer au Christ par l'abnégation poussée jusqu'à nous vider de nous-mêmes... Il faut nous résigner à servir — formam servi accipiens. — Mais il faut faire un **travail d'esclave** avec une **âme de héros**[2].

4° Enfin, comme nous y invite l'Apôtre, « faire notre salut avec crainte et tremblement ». C.-à-d. en nous défiant de nous-même, si faibles, si changeants, si misérables, dans notre orgueil et en nous confiant dans ce Dieu, qui a poussé si loin l'amour de notre âme et qui, ayant ressuscité son Fils incarné, nous ressuscitera, nous aussi, nous qui sommes « dans le Christ ».

CONFERENCES DE CAREME

Matérialisme et Spiritualisme à la lumière de l'Evangile

V

Dimanche de la Passion

SPIRITUALITÉ DE L'AME

(d'après les buts de l'Evangile)

Daniel, le prophète inspiré, chante dans son cantique fameux : « Monstres et tout ce qui s'agite dans les eaux, bénissez le Seigneur...; oiseaux du ciel, bénissez tous le Seigneur... ; bêtes sauvages et troupeaux, bénissez tous le Seigneur. Louez et exaltez-le à jamais » (III, 79-81), mais c'est style poétique pour affirmer que le monde sensible que nous habitons nous révèle un créateur. S. François d'Assise tenait des discours aux oiseaux du ciel qu'il groupait à sa voix : mais cette scène charmante, qu'aime à évoquer la peinture, est ce qu'on appelle un miracle, une chose en dehors des lois ordinaires du monde. Avant S. François d'Assise, notre grand S. Martin avait, lui aussi, harangué les martin-pêcheurs (— et c'est même pour cela qu'ils portent son nom —), mais cela aussi est du domaine du miracle.

La preuve est donc faite de la spiritualité de l'âme humaine d'après l'Evangile, d'après nos dernières causeries. On pourrait s'en tenir là. Mais puisque le problème est fondamental nous ne mettrons jamais sa solution en trop vive lumière. Aujourd'hui, prenons un autre spect de l'enseignement de N.-S. Nous avons fait appel à sa méthode et à son contenu; aujourd'hui nous signalerons son *but*. Ce but est, en fin de compte, éducateur, moralisateur. N.-S. ne fait pas de la science pour la science comme on a fait chez nous de l'art pour l'art. Il s'adresse à l'esprit, mais pour atteindre les volontés et par la volonté tout l'homme.

En quatre mots : il enseigne une loi morale ; il nous tient pour responsables de son observation ou de sa transgression ; il nous

[1] Grandmaison, *Jésus-Christ*, t. II, p. 602.
[2] *Retraites*, p. 59.

juge capables de mérite ou de démérite ; il affirme que nous avons la liberté physique de nous y conformer ou de nous y soustraire. Après avoir rappelé ces faits nous n'aurons plus qu'à raisonner et à conclure. *Moralité, responsabilité, mérite, liberté* ne sont pas le fait de la matière mais de l'esprit ; donc l'âme humaine est esprit.

I. — *Moralité*

Certes, l'enseignement de Jésus est une révélation théologique. Sur Dieu il a confirmé de son infaillible autorité tout ce que nous pouvions déjà savoir par notre raison humaine : son existence, sa spiritualité, sa providence, et il nous a révélé ce que cette raison humaine ne pouvait soupçonner : la Trinité des Personnes divines, l'Incarnation de la seconde Personne, la Rédemption par ce Dieu fait homme. Et pareillement sur le monde, sur l'homme, sur l'âme.

Pourtant cet enseignement est encore plus manifestement moral et pratique. Il vient rétablir la loi divine dans toute sa pureté ; il la réédite mot pour mot : « Tu ne tueras pas ; tu ne seras pas adultère ; tu ne diras pas de faux témoignage, etc... ». Il y apporte des amendements nouveaux, par exemple sur l'indissolubilité du mariage : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a permis de répudier vos femmes : au commencement, il n'en fut pas ainsi. Mais, je vous le dis, celui qui renvoie sa femme, si ce n'est pour impudicité, et en épouse une autre commet un adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée se rend adultère. » Et ses auditeurs : scribes, pharisiens, peuples ne l'interrogent pas seulement sur des problèmes de foi, par exemple la Résurrection, mais aussi et surtout sur des problèmes de morale ; par exemple sur le plus grand commandement de la loi, la charité.

II. — *Responsabilité*

De notre attitude vis-à-vis de cette loi morale nous aurons à répondre devant Dieu. C'est ce qu'on nomme la responsabilité. Elle n'est pas moins clairement affirmée dans l'Evangile que l'obligation morale.

Le royaume de Dieu est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs, déclare la parabole du serviteur insolvable (Mat., XVIII, 23). Pareillement, dans la parabole des talents, nous voyons le maître, à son retour d'un long voyage, réunir ses serviteurs et leur faire rendre compte (Mat., XXV, 19). Non plus en paraboles ; mais en termes formels, N.-S. avait déclaré : « Je vous l'affirme, même d'une parole vaine, inutile, inconsidérée, les hommes auront à rendre compte au jour du jugement » (Mat., XII, 36).

J'entends bien que du haut de la croix Jésus plaide auprès de son Père : « Mon Père, pardonnez - leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... ». Mais c'est parce qu'il y a parmi ces exécuteurs des païens complices inconscients de la haine pharisienne. Pour la nation juive, elle est si bien responsable du déicide que déjà sur elle est tombée la malédiction du Christ et l'annonce de son châtiment, justement, parce que Jérusalem n'a pas voulu reconnaître le temps où la miséricorde la visitait (Luc, XIX, 44).

III. — *Mérite*

Cette reddition de comptes sera suivie de récompenses ou de sanctions. C'est donc que nous pouvons mériter ou démériter. Notre pouvoir de mérite, encore une vérité souvent énoncée par N.-S., chaque fois par exemple qu'il parle de récompense.

Quand il parle des persécutions, de la haine sourde, de l'incessante animosité auxquels les chrétiens seront en butte à cause de lui, il les encourage par cet espoir de la récompense : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux » (Mat., V. 12).

Quand il parle de la charité, il nous promet que quiconque donnera seulement un verre d'eau fraîche à l'un de ces petits parce qu'il est de ses disciples, ne perdra point sa récompense (Mat., X, 42 ; Marc, IX, 40).

Quand il parle de nos bonnes œuvres, il recommande avec instance de n'en point faire ostentation pour ne pas perdre notre récompense auprès de notre Père qui est dans les cieux, mais d'agir de telle sorte que notre main gauche ne sache pas ce que fait notre main droite, afin que notre aumône soit dans le secret et que le Père qui voit dans le secret nous le rende (Mat., VI, 1-4).

L'existence d'une loi morale, notre responsabilité à son endroit, notre mérite ou notre démérite, tout cela aurait-il un sens si nous n'avions pas la possibilité de nous déterminer dans un sens ou dans un autre, si nos actes nous étaient imposés par la nature comme l'activité de la matière, en un mot comme si nous n'étions pas libres ?

IV. — *Liberté*

Cette liberté humaine qu'impliquent la loi morale, la responsabilité, le mérite, N.-S. l'atteste aussi nettement.

Rappelez-vous seulement cette consultation du jeune homme que Jésus aima, une de ces scènes de l'Evangile que tous les chrétiens connaissent (Mat., XIX ; Luc, XVIII, 18-27) : « Bon Maître, interroge d'abord ce jeune homme, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Pour bien marquer que cette acquisition dépend non seulement de sa grâce, mais aussi de la volonté de l'homme, N.-S. lui répond : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, observe les commandements. » Cela semble bien peu de chose aux aspirations ardentes de ce jeune homme. Il voudrait un idéal plus élevé. Car, enfin, il a pratiqué tout cela depuis son enfance, et il ne lui semble pas avoir réalisé la perfection à laquelle il se sent appelé.

Alors le bon Maître interrogé lui fait savoir qu'il y a, en effet, au-desus de la sphère des

lois, la sphère plus élevée et plus pure des conseils. Mais là encore, pour bien marquer que cette vie supérieure dépend non seulement de la vocation de Dieu, mais aussi de la volonté de l'homme, il lui dit : « *Si vis perfectus esse ;* si tu veux devenir parfait. »

* *

Ainsi du dernier au premier anneau de la chaîne, l'enseignement de N.-S. qui est vérité pour l'esprit, mais aussi morale pour la volonté, suppose et affirme la liberté humaine, c.-à-d. le pouvoir qu'a notre volonté de choisir entre deux alternatives, d'agir ou de ne pas agir, de se déterminer pour une chose ou pour une autre sans qu'elle y soit contrainte par une force extérieure ou intérieure.

Or la liberté est absolument irréductible à la matière, à la matière brute ou à la matière animée. La matière obéit nécessairement aux lois qui la régissent et les animaux suivent irrésistiblement les impulsions de leur instinct. Parce que libre, l'homme a la pleine maîtrise de ses opérations ; il dépend si peu de ses sens qu'il n'a pas besoin de la présence de l'objet désiré pour s'en émouvoir et le désirer, qu'il se porte vers des biens inaccessibles aux sens et à leurs appétits, comme la science, l'honneur, la vertu : qu'il se détermine même au détriment des organes et choisit ce qui leur est contraire.

Et c'est justement dans cette indépendance de la matière pour agir et pour vivre que réside l'idée exacte d'esprit.

Ainsi par toute sa prédication, par sa méthode, par son contenu dogmatique, par son contenu moral, N.-S. exalte notre grandeur humaine en nous enseignant notre plus beau titre de gloire : la spiritualité de notre âme.

LES SACREMENTS

L'Onction des malades

IV

DISPOSITIONS REQUISES POUR BIEN PROFITER DE CE SACREMENT

Mes frères,

Un danger à craindre chez le catholique moyen à l'égard des sacrements, c'est une *mentalité superstitieuse*. Mais, parce que l'onction des malades est un sacrement « remède », ce danger est alors particulièrement redoutable. Facilement, le malade et son entourage sont portés à voir dans ces onctions quelque opération de magie et dans le prêtre qui les applique un guérisseur d'une espèce supérieure. Aussi bien, je crois utile de vous rappeler, ce matin, que des dispositions sont requises de la part du malade pour bien profiter des grâces de ce sacrement. Dans le sacrement d'Extrême-Onction, — comme dans tous les autres sacrements, — la coopération active de l'homme est indispensable pour assurer sa pleine efficacité.

I. — *Dispositions physiques*

1° Et tout d'abord, *il faut que le malade soit encore... vivant.* Hélas ! il est nécessaire de rappeler à certains chrétiens que l'Eglise n'a pas de sacrement pour les cadavres : elle n'a pour eux que des prières et des bénédictions. Si J.-C. a institué les sacrements, c'est pour le besoin des vivants ; pour sanctifier, c.-à-d. pour pénétrer de sa grâce chacune des étapes importantes de leur vie. Donc, attendre que le malade ait rendu son âme à Dieu pour appeler le prêtre, autant vouloir mettre un emplâtre sur une jambe de bois. Attitude que vous jugerez comme moi particulièrement insensée si vous vous rappelez que ce sacrement — nous l'avons fortement souligné — a pour but le réconfort spirituel et corporel du malade, la sanctification de son état de malade.

2° Au contraire, le sacrement sera d'autant plus profitable que le malade le recevra en *pleine connaissance.* L'Extrême-Onction, ordinairement du moins, ne fait pas de miracle. Attendre, pour appeler le prêtre, que le malade ne voie plus, n'entende plus, ne se rende plus compte de rien (et ainsi ne soit pas effrayé !) c'est vouloir se servir trop tard du divin remède. Appelez-vous le médecin uniquement lorsque le cas de votre malade devient désespéré ?

Attendre que votre malade ait perdu connaissance pour appeler le prêtre, c'est vouloir, un peu tard, le réconforter et le fortifier contre les tentations de désespoir et de révolte. Et je le dis comme je le pense, c'est vraiment criminel de laisser un des siens se débattre seul contre la maladie et le démon, alors que le Christ ne demandait qu'à l'aider.

Bien sûr : si vous êtes surpris par le progrès foudroyant de la maladie ou par un accident inopiné, il n'y a aucune faute de votre part. Appelez bien vite et sans hésitation le prêtre en même temps que le médecin. Mais encore une fois — et je n'insisterai jamais trop, tant le préjugé est tenace — puisque l'onction des malades est le sacrement destiné à tous ceux qui sont gravement malades, et non pas aux seuls agonisants, n'attendez pas pour « réconforter » les membres souffrants de votre famille qu'ils soient à la dernière extrémité, au risque parfois de réduire le prêtre à l'impuissance. Votre attente serait spécialement coupable si votre malade a vécu longtemps dans l'indifférence religieuse et a besoin de réveiller sa foi.

J'attire en particulier votre attention sur le vieillard qui décline. Il a *droit* à l'onction des malades, même s'il n'a pas d'autre maladie que sa vieillesse. Sa vieillesse elle-même est assimilée à une maladie dès l'instant où, de l'avis du médecin, elle crée un péril probable de mort. Veillez donc à ne pas priver les vieillards du réconfort divin.

II. — *Dispositions spirituelles*

La pleine connaissance est d'autant plus utile qu'il faut :

1° que le malade *veuille recevoir* le sacrement et avec une *intention droite*. Il faut, en effet, avoir la foi pour profiter des grâces du sacrement. Pas de sacrement possible sans la première des vertus théologales, la Foi, fondement de la justification. En aucun cas le prêtre ne peut donner l'onction des malades à qui refuse de la recevoir. Donc pas de comédie autour de ce sacrement. Ne cherchons pas à le faire donner par surprise, sans que le malade s'en doute, lorsqu'il n'a déjà plus sa connaissance. Notre devoir, c'est, au contraire, de ranimer ou de développer en notre malade les sentiments de foi, de confiance en Dieu et de soumission à sa volonté afin qu'il profite au maximum des grâces du sacrement. Qu'il croie vraiment, de toute son âme, à la valeur surnaturelle du remède divin. Plus son consentement sera profond, plus sa foi sera intense dans les différents effets du sacrement, voulus par le Christ, meilleur en sera le résultat.

2° Enfin, le malade doit *être en état de grâce*.

Comme celle de l'Eucharistie, de la confirmation ou du mariage, la grâce de l'onction des malades ne peut profiter qu'à une âme vivant de la vie divine. Elle achève, en effet, de purifier. On ne peut achever une œuvre qui n'est pas encore commencée. Si donc le péché grave a tué dans l'âme du malade la vie divine que lui avait apporté le Baptême, il faut d'abord que le sacrement de pénitence ressuscite cette âme à la vie divine. Indispensable dans ce cas, le sacrement de Pénitence est toujours souhaitable. Aussi, généralement, le prêtre confesse-t-il d'abord le malade et lui donne-t-il l'absolution avant de lui faire les onctions.

Toutefois, s'il était impossible au malade de se confesser, qu'il s'efforce d'avoir la contrition au moins imparfaite de ses fautes graves et alors, par exception, dans ce cas d'impossibilité, l'onction des malades suppléera au sacrement de Pénitence et obtiendra le pardon de ses péchés. Là encore vous jugez de la nécessité d'être en pleine connaissance.

Mais, là encore, ne jouons pas la comédie avec Celui qui « sonde les reins et les cœurs ». Plutôt que de faire esquiver à notre malade la confession de ses péchés, cherchons au contraire à exciter en lui des sentiments de repentir sincère pour ses égarements passés car, plus sera intense sa contrition, plus sera efficace la grâce du sacrement.

Il ne restera plus à notre malade, pour assurer la pleine efficacité des onctions, qu'à s'associer, dans un grand esprit de foi et de confiance en la miséricorde divine, aux cérémonies liturgiques.

Après quoi, remerciant Dieu de l'immense grâce qui vient de lui être faite, il vivra saintement son état de malade, unissant ses propres souffrances à la bienheureuse Passion de Jésus-Christ son Sauveur.

* *

Il y a quelques mois un grand soldat qui avait affronté tant de combats au cours de sa prestigieuse carrière, acceptait le dernier — le combat de l'agonie — avec le calme d'un authentique chrétien. Huit jours avant la deuxième intervention chirurgicale, Jean de Lattre de Tassigny avait dit à son aumônier : « Je sais que c'est grave. J'entends m'y préparer très sérieusement. » Et il avait reçu l'onction des malades et le viatique avec une foi profonde, répondant à toutes les prières liturgiques.

Demandons à Dieu, dès aujourd'hui, la grâce de recevoir l'onction des malades, dès que notre état sera jugé grave par le médecin, en pleine connaissance et avec toutes les dispositions voulues pour en profiter au maximum. *Amen.*

FETE DE SAINT JOSEPH

(19 mars)

LES HOMMES ONT BESOIN DE DIEU

Mes frères,

Un raz de marée dévastateur a soulevé récemment l'émotion du monde et provoqué d'admirables dévouements en faveur des victimes. Lorsque, sous prétexte d'adaptation au monde moderne et au mépris de toute morale, même naturelle, des vagues de boue répandent jusque dans l'intimité des familles le mépris de la pureté, la soif des plaisirs charnels, le mépris du travail, de l'étude, du progrès spirituel considérés comme choses inutiles, la conscience du monde chrétien ne devrait-elle pas s'insurger et réagir avec plus d'énergie encore ?

L'Eglise ne cesse de rappeler, en particulier pendant le Carême, les devoirs de l'humilité, de l'obéissance, de la chasteté, de l'effort spirituel, qui sont les conditions de l'amour de Dieu et du prochain et, par conséquent, du salut éternel. Elle prône, comme antidote aux maux présents, le culte de S. Joseph, le glorieux époux de la B. Vierge Marie, le gardien fidèle de Jésus, le saint au lis immaculé, « *S. Joseph, Père et Protecteur des vierges...* »

I. — *Saint Joseph, miroir de justice*

Notre-Dame est saluée à bon droit comme « Miroir de justice », parce que, Immaculée, elle a reflété à la perfection la sainteté du soleil divin. Le Créateur se mire en elle et la proclame toute-belle.

Mais tous les enfants de Dieu étant appelés à reproduire en leur âme les traits du modèle divin, nous vénérons en S. Joseph « l'homme juste » (Mat., I, 19), celui qui, chargé d'une mission de choix auprès du Rédempteur et de sa Mère, les a si parfaitement contemplés, aimés, que son âme resplendit du très pur amour qui l'éclaire et l'embrase, et que sa vie s'illumine d'éclatantes vertus.

1° *Humilité*. — L'orgueil, qui a perdu l'homme, inspire aujourd'hui les divagations de l'esprit que l'on décore pompeusement du titre de : Pensée contemporaine, et les débordements de la luxure dans la presse, la

radio, etc. Cette licence provoque la prétendue « liberté » du libre-penseur et libre-viveur ; celle de tous ceux qui ne se gênent pas pour voler à Dieu le jour qu'il s'est réservé ; c'est au nom de la liberté que l'on prétend légitimer l'abandon de la pudeur, l'adultère et le divorce, le mépris de la justice sociale, la domination de l'argent et l'asservissement du pauvre, la haine et le mépris de la vie humaine. L'orgueil sépare l'homme de Dieu. Le retour à Dieu, c.-à-d. à l'ordre, au bien, au bonheur ne se fera que par l'humilité.

« Quand le médecin, dit S. Augustin, traite quelque affection de la peau ou quelque ulcère, tant qu'il n'a pas purgé le corps de l'humeur maligne qui en est la cause, il n'a rien fait ; le mal ne peut que réapparaître. Aussi est-ce pour guérir en nous l'orgueil, cause de toutes nos maladies spirituelles, parce que cause de tout péché que le Fils de Dieu en personne est descendu du ciel est s'est fait humble » *(Tr. in Joan.,* xxv).

S. Joseph a longuement fréquenté et imité Jésus obéissant et soumis. L'Evangile n'a recueilli de sa bouche aucune parole. Il ne parle pas, mais il agit, ce grand Silencieux aux écoutes de Dieu.

Bon S. Joseph, inspirez donc aux chrétiens le désir de passer quelques jours de silence, de solitude, de retraite à « faire le point », à examiner leur âme en toute humilité et vérité et surtout à écouter la voix de Celui qui parle au fond du cœur... afin de reconnaître que « l'homme a besoin de Dieu ». Et inspirez à tous cet acte d'humilité qu'est la prière. L'homme est grand, lorsqu'il est à genoux. Ses « droits » s'effacent devant les droits de Dieu.

2° *Obéissance.* — Trois fois l'ange parle à S. Joseph : « Ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse... ». « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte. » Puis, après la mort d'Hérode : « ...et va dans la terre d'Israël... (Mat., I, 20 , II, 13, 19, 20) Dieu parle, Joseph est le serviteur. Seul compte à ses yeux le devoir. Il obéit sans hésitation ni regard sur les sacrifices qui s'annoncent. Il fait la volonté de Dieu, promptement, totalement, joyeusement.

Or, c'est à la rapidité dans l'exécution et au fini dans le travail que l'Eglise vous convie en ce carême : « *promptioris continentiæ obtineat effectum* » *(Fer. VI post Cin.).* Que l'on entende cette « continence » de toute pénitence obligatoire ou, plus particulièrement, de la chasteté, l'accent est mis sur la promptitude, la ferveur du zèle avec lesquels Dieu veut que soient observés ses commandements.

Le monde actuel est plongé, au contraire, dans la mollesse : manque d'énergie, laisser-aller, abandon, passivité et — conséquences fatales — dévergondage, luxure. L'homme se laisse emporter vers la boue et l'enlisement. Un règlement de vie est indispensable au chrétien qui veut progresser et, d'abord, ne pas reculer. Sans une vie réglée et contrôlée, on descend de négligence en négligence jusqu'à la perdition. C'est par des résolutions énergiques et l'œuvre de la grâce que vous garderez vos positions. « Joseph très juste, très prudent, très fidèle », que votre héroïsme d'obéissance, de chasteté, de scrupuleuse immolation à la volonté de Dieu, nous entraîne sur vos pas vers l'amour divin, loin des vallées malsaines où rampe, jamais satisfaite, une mollesse trop humaine !

3° *Amour de la pauvreté et du travail.* — « Amant de la pauvreté. » La pauvreté est une nécessité douloureuse pour beaucoup de familles. Cependant, comparez la pauvreté des foyers de nos quartiers ouvriers à celle de la Sainte Famille à Nazareth où toute la joie du ciel réside en permanence, puisque le bonheur s'identifie avec la présence et l'amour de Jésus.

« La Sainte Famille vit dans une pièce unique. Pas de sièges. Une natte recouvre le sol battu. Pour le repas, on y place, à terre, une tablette ronde. De grossiers tapis, roulés pendant le jour, sont étendus le soir pour servir de couchettes. Mais ce mobilier sommaire est si propre, si bien rangé, qu'on est à l'aise en ce pauvre intérieur. » « Au village, Joseph est l'artisan à tout faire, le maître en ces divers travaux de bois que l'herminette, maniée habilement, suffit à exécuter pour les pauvres gens. Jésus l'aide peu à peu et bientôt il tiendra à son tour la modeste échoppe et il ira « à la journée » chez ses compatriotes. 30 ans de cette vie modeste et laborieuse » (G. Quénard, *L'Evangile du Royaume de Dieu).*

« Modèle des travailleurs », « Gloire de la vie de famille », « Consolateur des malheureux », inspirez donc aux travailleurs, aux souffrants, l'amour de ces trésors qui ne périssent pas, de ce Royaume des cieux qui est Jésus lui-même. Aux favorisés, aux bien-logés, inspirez donc de faire bénéficier de leurs logements en surnombre les familles qui s'étiolent dans une pièce unique. En les recevant, c'est à Jésus, à Marie, à Joseph qu'ils ouvriront leur maison et leur cœur. En les refusant, c'est à Jésus, à Marie, à Joseph, qu'ils fermeraient leur cœur... *Hospes eram et collegistis me...* « Offrons-lui tout dans ses pauvres. La partie que nous leur donnons de nos biens est la seule qui nous demeure ; et par celle-là que nous quittons, nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre » (Bossuet, *Elévations).*

II. — *L'apostolat fécond est le fruit de la piété*

L'action de S. Joseph est universelle : l'Eglise le chante en la fête de son Patronage. De même que Marie, Reine des Apôtres, ou Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, Patronne des Missions, S. Joseph a une clientèle innombrable, sur terre et au purgatoire : tous recourent à son patronage, dans leurs soucis temporels aussi bien que spirituels.

Au diocèse de Langres est établie une Archiconfrérie de Saint-Joseph, Protecteur des Ames du Purgatoire[1]. Mais c'est au Canada que le culte de S. Joseph a pris un extraordinaire développement, grâce à l'activité d'un humble religieux, le Fr. André, de la Congrégation de Ste Croix († 1937). Une majestueuse basilique, l'Oratoire S. Joseph du Mont-Royal, attire tous les ans plus de deux millions de pèlerins. Des grâces multiples et étonnantes y sont accordées. Ceux-là seuls en seraient surpris qui oublieraient la pressante prière de l'Eglise au Mois du Rosaire : « Nous recourons à vous, bienheureux Joseph... *Par l'affection qui vous a uni à la B. V. Marie, Mère de Dieu, par l'amour paternel que vous avez témoigné à l'Enfant Jésus,* nous vous supplions de regarder avec bienveillance l'héritage que J.-C. a acquis de son Sang... »

1 A Maranville (Haute-Marne).

C'est son parfait amour pour Jésus qui fonde sa puissance ; sa fidélité dans les petites et les grandes choses qui lui a valu « le gouvernement de dix villes » (Luc, XIX, 17) et bien plus, d'être associé intimement au règne universel du Christ-Roi. « *Pareil aux Anges, il a joui de Dieu ici-bas* » ; combien plus parfaitement il jouit de l'amour et de la puissance de Dieu dans la vision béatifique.

Recueillez, vous qui voulez sauver vos frères et le monde, cette leçon. *Aimez Dieu personnellement.* Cet élan personnel de religion et d'amour sera la source et l'aliment de votre charité pour vos frères. C'est en observant parfaitement le premier commandement que vous serez fidèles au second qui lui est semblable. Ecoutez Bossuet :

« Jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car pour faire ce grand effort, de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve. Or Dieu est le seul à qui cette haute supériorité et cet avantage appartient...

Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal... C'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne » *(Sermon sur la Charité fraternelle).*

S. Bernard s'adressant à ses frères :

« Voyez de combien de choses nous devons être remplis, si nous voulons livrer de notre abondance, non de notre pauvreté. Nous devons avoir : 1° la componction, 2° la dévotion, 3° le travail de la pénitence, 4° les œuvres de piété, 5° l'assiduité de l'oraison, 6° le repos de la contemplation. Enfin la plénitude de l'amour. C'est un même Esprit qui opère toutes ces choses en nous... » (In Cant., Sermo 18).

* *

Educateur, en même temps que protecteur de l'Enfant-Jésus, S. Joseph continue cette œuvre auprès de tous ceux « qui sont du Christ », qui se laissent guider par son Esprit. Prions-le donc, avec ferveur, de mettre dans nos âmes les sentiments qui furent ceux du Christ : un ardent amour de Dieu, une charité inépuisable pour tous nos frères, afin qu'ainsi Dieu soit toujours plus connu et mieux aimé. Ainsi soit-il.

CHEMIN DE CROIX
des infirmes et des malades

Jésus, nous venons méditer votre Passion. Faites-nous comprendre la malice du péché qui a demandé une telle réparation !

Par vos souffrances, donnez à tous les infirmes et à tous les malades la contrition de leurs fautes et les grâces de persévérance ou de conversion dont ils ont besoin.

Sainte Vierge Marie, imprimez dans nos cœurs les plaies de Jésus-Crucifié ; faites que nos âmes soient embrasées d'amour pour lui, et que nous nous efforcions toujours de penser à lui et de lui plaire.

Sancta Mater istud agas...

I^re^ Station
Jésus est condamné à mort

O Jésus, vous gardez le silence ; ou, si vous parlez, c'est pour rendre un témoignage de vérité. Ponce-Pilate, qui vous sait innocent, vous condamne à mort et s'en lave les mains.

Dans cet hôpital, nous sommes déjà des demimorts et le monde nous a relégués loin de lui. A votre exemple, nous écartons tout regret, toute rancœur. Comme vous, nous gardons le silence, nous taisons nos plaintes et nous vous offrons nous-mêmes cette vie qui peut-être touche à son terme.

II^e^ Station
Jésus est chargé de sa Croix

En prenant cette croix sur vos épaules, vous conformez votre volonté à celle de votre Père. En nous appelant à votre suite, vous avez le droit de nous dire que votre joug est doux et votre fardeau léger.

Pour vous imiter, nous voulons, nous aussi, porter notre croix de chaque jour sans murmurer. Et s'il nous arrive de nous révolter, ou de trouver qu'elle est trop lourde, pardonnez-nous.

Nous vous offrons, Seigneur, le poids de notre solitude et de notre isolement, le fardeau de la maladie ou des années qui pèsent si fortement sur nos vies.

III^e^ Station
Jésus tombe pour la première fois

Vous avez voulu éprouver, mon Jésus, cette défaillance pour nous donner une leçon. Vous voulez nous apprendre à nous défier de nos propres forces. Nous sommes faibles ; sans cesse les mêmes tentations nous assaillent, et nous retombons toujours dans les mêmes péchés.

Jésus, venez au secours de notre faiblesse.

IV^e^ Station
Jésus rencontre sa sainte Mère

Cette rencontre avec votre Mère augmente votre douleur, mais aussi elle vous console. C'est une nouvelle peine que de la voir souffrir, mais vous méritez ainsi les privilèges dont elle fut comblée.

Nous qui avons été séparés de ceux que nous aimons, nous vous offrons notre peine pour mieux compatir à vos douleurs.

O Marie, qui avez souffert dans votre Fils, apprenez-nous à supporter notre sort sans nous plaindre, et à l'aimer comme vous.

V^e^ Station
Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix

Seigneur Jésus, votre épuisement est tel que vos bourreaux réquisitionnent un homme pour vous aider à porter votre croix. Ils ont peur que vous n'arriviez pas au bout !

Seigneur, nous voulons vous aider de bon cœur en acceptant les contrariétés, les peines et les douleurs que vous permettez, ou qu'il vous plait de nous envoyer.

Aidez-nous aussi à comprendre les difficultés de tous ceux qui nous entourent et à les supporter avec eux. Donnez-nous de les remercier de leur dévouement, et donnez leur part aux grâces que vous avez accordées si largement au bon Cyrénéen.

VI^e^ Station
Véronique essuie le visage de Jésus

En essuyant votre visage, Véronique fait preuve de foi et de tendresse ; elle ne veut pas le voir